

**Titos Patrikios, *Sur la barricade du temps***

Anthologie bilingue, traduction du grec et choix de poèmes par Marie-Laure Coulmin Koutsaftis : Le Temps des Cerises, 2015, 360 p.

Dès le titre de la première anthologie bilingue de Titos Patrikios, *Sur la barricade du temps*, tout est dit. Cette jolie métaphore dit la force combattante de cette poésie engagée, écrite par un homme qui a résisté dans les périodes tragiques de son pays, la Grèce, pendant et après la Seconde guerre mondiale. Elle dit également la dimension temporelle du recueil qui évoque le temps des vies qui passent, celle de l'auteur, celle de ses camarades de combat, de ses parents, des êtres qu'il a connus, croisés, aimés - et de nous, les lecteurs : barrière dressée contre la mort et l'oubli.

Cette anthologie couronne une douzaine de recueils poétiques ; les poèmes, présentés dans un ordre chronologique ponctué de quelques dates, recouvrent plus d'un demi-siècle (1952-2010) d'une longue vie, Titos Patrikios étant né en 1928. La préface d'Olivier Delorme, ainsi que la note de la traductrice donnent les éléments des contextes historique et biographique. Car les ans n'ont pas tous le même poids. L'œuvre est marquée du sceau des années de lutte contre les différents ennemis de la liberté qui ont sévi en Grèce, des années 40 jusqu'en 1975, date du retour définitif au pays ; le dernier quart du recueil offre un regard rétrospectif sur les événements et leur portée, tant individuelle que collective.

La plupart des textes sont courts et tiennent sur une page, les quelques-uns plus longs sont découpés en parties numérotées. Les titres des poèmes reflètent les thématiques principales : le temps et le combat politique, qui ont partie liée avec la mort ; les femmes et l'amour, les voyages, déplacements et déménagements volontaires ou non ; la vie quotidienne sous tous ses aspects, des plus triviaux (« Métro », « Le café ») aux plus héroïques (« L'heure de l'action », « Histoire du labyrinthe »). De nombreux lieux sont nommés, ceux de son pays, villes et îles dont Makronyssos devenue île-prison, ou d'ailleurs en Europe et jusqu'au Canada, parfois évoqués de manière générale, « Les Montagnes », « Le Rivage ».

Titos Patrikios adapte au contenu de ses poèmes leur versification, soigneusement rendue dans la traduction : visions fugitives, élans ou hésitations, retours sur soi et développements de la pensée. Jamais de lyrisme larmoyant sur des sujets qui s'y prêtaient, jamais non plus d'envolées épiques ni idéologiques qu'on attendrait d'un militant de la première heure. Plutôt que de pointer les causes des conflits, ce chercheur intéressé par la sociologie en dénonce les conséquences sur son peuple, ses amis, sa famille : mais la violence des ennemis de l'intérieur comme de l'extérieur est montrée avec une sobriété qui touche le lecteur. Le « je », très présent, alterne avec un « il », sans doute le poète mais pas seulement, surtout avec un « nous », qui englobe les résistants et lui, les Grecs et lui, et même les lecteurs et lui (par exemple dans « Les Gisements du temps »). Ce regard décentré permet d'être en empathie avec ses compagnons d'exil, dont les prénoms sont égrenés dans « Réfugiés politiques à Rome en 1970 et après », ainsi qu'avec d'autres poètes ou écrivains auxquels il dédie certains de ses poèmes, Dimitis Maronitis, Lucio Mariani ou Anghelos Sikelianos. Quelques références parsèment l'anthologie, variées dans le

temps et dans l'espace, littéraires (Balzac, Éluard, Fernando Pessoa, Jérémie, Archiloque, Zénon) ou artistiques (Uccello, Vélasquez, Rembrandt). Notons la présence forte de l'Antiquité grecque, « notre lourd passé » (p. 235) avec ses héros mythiques (Achille, Ulysse et Télémaque, Héraclès, Sisyphé, Thésée et le Minotaure, Œdipe, Antigone), ou historiques (Alexandre). Des allusions masquées, à Hésiode le poète dont les paroles sont véridiques mais aussi mensongères (p. 185), à Platon et son allégorie de la caverne (« La Grotte »), sont des échos à cette tradition grecque. Le plus émouvant est l'allusion aux stèles funéraires du quartier athénien du Céramique, qui ne sont plus de mise à notre époque mais que le poète remplace par la page où il grave l'inscription « Titos dit adieu à Rena ».

Nous touchons là le cœur du recueil, qui en fait la force : le rapport aux morts et à la mort. Après avoir eu l'illusion que sa poésie transformerait le monde, Titos Patrikios avoue son désenchantement (p. 93, 107) : avec l'âge, lui qui considère avoir échappé à la mort par « cadeau de la chance » (p. 95), a compris que sa poésie avait un autre usage. Rendre aux morts « qui d'en haut [le] regardent » la dette qu'il leur doit. C'est-à-dire d'abord porter « la pierre angulaire de la vérité » (p. 49), en éclairant leur histoire et le quotidien (p. 119) d'une lumière aussi vive que celle du ciel grec (p. 199). C'est aussi doublement renouer avec la fonction fondamentale de la poésie telle qu'elle fut inaugurée dans sa « patrie antique » : être le réceptacle d'une parole quasi prophétique, dans tous les instants et toutes les circonstances énumérées sur un rythme incantatoire dans le long poème final, « C'est là que la poésie te trouve ». Et parler des morts, parler à la mort, dans la langue grecque, comme l'a bien compris la traductrice qui a mis deux vers du poème « Ma langue » en exergue à cette anthologie. Titos Patrikios est un représentant de la longue lignée des poètes à la parole immortelle, victoire définitive du Beau sur le temps, sur le corps périssable (« Je loue le corps »), qui fait de la beauté fanée des femmes des « Roses éternelles », des souvenirs des morts des « paroles ailées » comme celles d'Homère (p. 169 et 221).

L'amour du poète pour sa langue, valorisé par la belle traduction de Marie-Laure Coulmin Koutsafis, comme l'attachement qu'il porte à sa terre natale et au destin de son peuple sont communicatifs, du début où ils éclatent dans la magnifique ode à la Grèce (p. 35-39) - vision tout sauf folklorique et qui, pour une part, résonne avec l'actualité la plus contemporaine de ce pays - jusqu'au dernier vers : « C'est là que la poésie trouve chacun de nous ».

*Émilia NDIAYE*